

Taormina Arte 2001 **L'éclatement des limites**

Louise Vigeant

Number 102 (1), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26351ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vigeant, L. (2002). Taormina Arte 2001 : l'éclatement des limites. *Jeu*, (102), 142–146.

Taormina Arte 2001

L'éclatement des limites

Le prix Europe pour le théâtre, décerné à Taormina, en Sicile, à chaque printemps, en était à sa neuvième édition en 2001. Alors que le plus prestigieux prix pour les arts de la scène, doté d'une bourse de 85 000 \$, est habituellement remis à des grands noms de la mise en scène (Ariane Mnouchkine, Peter Brook, Giorgio Strehler, Robert Wilson, Luca Ronconi, Pina Bausch et Lev Dodine¹ l'ont eu), le jury fait parfois exception. En 1996, il remettait le prix à un dramaturge, l'Allemand Heiner Müller ; cette année, surprise ! le prix est allé à un comédien : Michel Piccoli².

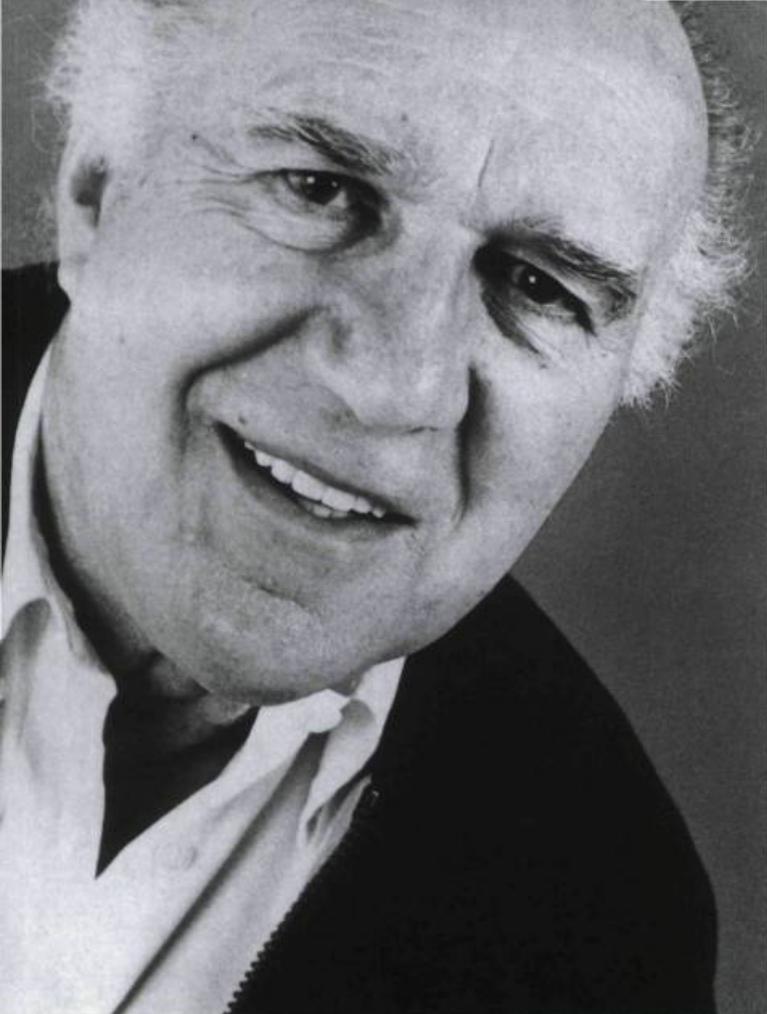
Le secrétaire général du prix Europe pour le théâtre, Alessandro Martinez, soulignait en ces mots la remise du prix au lauréat : « En décidant de primer Michel Piccoli, le jury a souhaité célébrer un grand artiste délicieusement européen et une manière de concevoir le métier d'acteur qui, en traversant les genres (théâtre, cinéma), trouve, dans un style qui ne peut être séparé de l'homme et de son engagement civique, sa raison fondamentale. » On reconnaît bien dans ces propos les motivations qui ont mené à la création de ce prix : le renforcement de l'idée de « l'euroanéité » et l'engagement de l'artiste dans la vie de la communauté. Il faut voir, en effet, dans l'existence même du prix Europe une volonté des gens de culture de souligner l'apport indispensable de l'art à la construction de la « conscience européenne », qui ne peut se développer qu'à travers le renforcement des échanges culturels.

En effet, plusieurs pensent que la nouvelle Europe n'est pas qu'une construction politique et économique mais aussi l'occasion de repenser les rapports humains. Giorgio Strehler l'a précisé au moment où il recevait son prix, en 1990 : « Il faut veiller, disait-il, à ce que l'Europe de demain soit fondée également – outre que sur les lois économiques, les nécessités des entreprises et les réalités du travail – sur les nécessités de l'esprit, les richesses de nos cultures et les différences d'identité, afin que l'Europe ne devienne pas un pays homologué, avec une langue unique et des coutumes semblables partout. » Le défi est de taille.

Le choix d'honorer Michel Piccoli, un artiste dont les racines familiales sont multiculturelles et qui a travaillé partout en Europe, s'est fait dans cet esprit de transcender les frontières géographiques et culturelles. Le jury n'a pas manqué non plus de souligner l'engagement social et politique de Piccoli, un artiste qui a publiquement

1. Voir mon article « Taormina Arte : le prix Europe pour le théâtre – Un appel à la solidarité » dans *Jeu* 97, 2000.4, p. 95-100, et ceux de Michel Vaïs pour des années précédentes.

2. Voir l'article que Michel Vaïs lui consacre dans la rubrique Pratiques du présent numéro.



Michel Piccoli, prix Europe
2001. Photo : Mario Del
Curto.

exprimé ses convictions pacifistes et démocratiques, à plusieurs reprises, entre autres lors du conflit au Viêtnam et plus récemment pour soutenir Sarajevo ou encore pourfendre l'extrémiste de droite Heider en Autriche.

Le prix Europe, dont l'idée est née en 1986, a donc été créé pour souligner le travail de gens de théâtre qui puisent à même la diversité des cultures européennes pour faire un art qui jette des ponts entre les peuples, sans gommer leur singularité. Depuis le début, Taormina Arte se déclare voué à la défense de la paix et au rapprochement entre les êtres. Le prouvent autant les choix des lauréats du prix lui-même que ceux des prix spéciaux, remis tantôt à Melina Mercouri, ministre de la Culture en Grèce après le retour à la démocratie, tantôt à Jovan C'irilov, fondateur et directeur du BITEF, Festival international de théâtre de Belgrade, qui a toujours poursuivi ses activités malgré les guerres (qu'elles soient « froides » ou non).

Depuis que la Commission européenne a appuyé le projet d'un prix Europe pour le théâtre du Comité Taormina Arte, d'autres organismes se sont joints à l'événement, en en faisant un des rendez-vous les plus

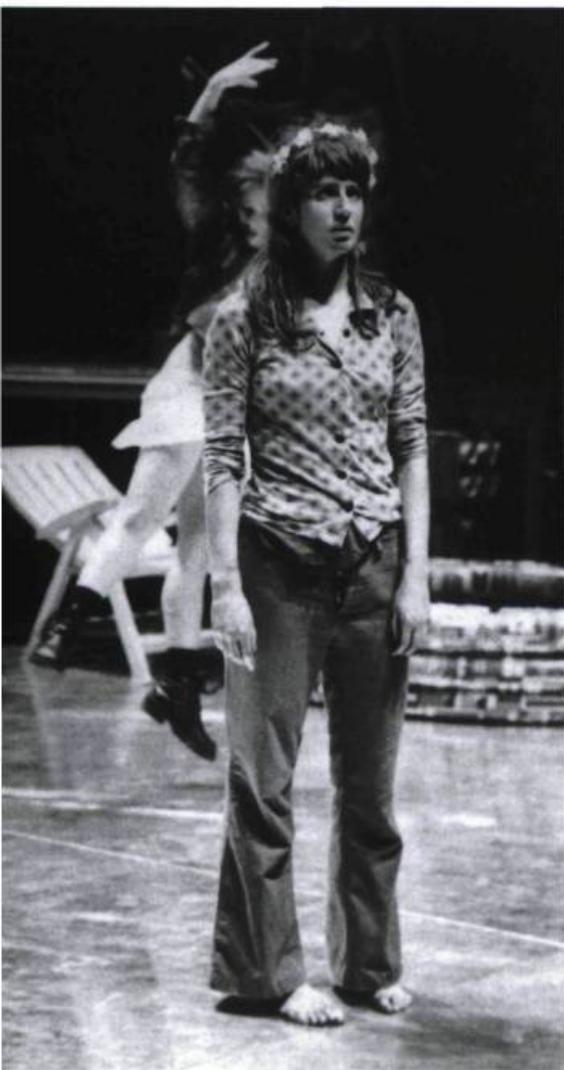
importants pour la communauté théâtrale internationale. Ainsi sont devenus partenaires au fil des ans : l'Union des Théâtres de l'Europe – réseau regroupant les principaux théâtres européens historiques – qui organise des activités transnationales comme des festivals, des expositions, des ateliers, des rencontres ; la Convention Théâtrale européenne, née en 1988, une association de trente-deux théâtres de création dans vingt pays qui vise à mettre en valeur les cultures régionales et à assurer les échanges entre pays de l'Ouest et de l'Est ; et l'Association internationale des critiques de théâtre.

Plus qu'une remise de prix

L'originalité de Taormina Arte vient du fait que l'événement n'est pas qu'une remise de prix. En effet, durant trois jours, les participants (on note d'année en année un accroissement du nombre de journalistes étrangers) se voient offrir un véritable séminaire : échanges et tables rondes transforment ce qui aurait pu être une simple cérémonie de congratulations en une rencontre passionnante sur la pratique théâtrale. L'artiste primé se retrouve au cœur de discussions sur son travail. Ainsi Michel Piccoli

a-t-il eu la surprise de voir venir parler de lui non seulement des critiques, mais aussi des metteurs en scène et des réalisateurs l'ayant dirigé, tels Luc Bondy et Pascal Bonitzer, ou encore des comédiennes ayant joué avec lui, comme Jane Birkin et Dominique Blanc.

Les participants – il faut souligner la présence de beaucoup d'étudiants dans les salles – pouvaient aussi, à cette occasion, visionner des films dans lesquels a joué Piccoli : depuis *le Mépris* de Jean-Luc Godard, en 1963, jusqu'au récent *Tout va bien (on s'en va)* de Claude Mouriéras, en passant par des films de Sautet et de Ferreri ou même de Youssef Chahine, *Adieu Bonaparte*. Les projections, une douzaine en tout, s'ajoutant au spectacle que l'acteur français a décidé d'offrir au public, les tables rondes se prolongeant en discussions dans le foyer et autour des buffets pendant quelques jours, tout cela a fait de Taormina Arte 2001 un véritable festival Piccoli.



Le grand comédien en était manifestement ravi, et il faut souligner de nouveau combien la partie réflexion et échanges est importante à Taormina ; cette année, l'occasion était belle d'interroger les différences entre le jeu sur un plateau de tournage et sur les planches. Contrairement à ce qui se passe parfois dans des festivals où l'on court d'un spectacle à l'autre sans avoir le temps de « digérer » ce que l'on a vu, des festivals aussi où très souvent les artistes ne voient pas le travail des autres, ici, on a l'impression de vraiment « vivre » au rythme de la rencontre entre un public et des artistes. Belle inspiration pour d'autres manifestations du genre...

Les spectacles

À Taormina, la tradition veut que le lauréat présente un ou deux spectacles. Piccoli, sans être metteur en scène, tenait tout de même à faire quelque chose ; il a concocté, avec la complicité de Klaus Michael Grüber, *Piccoli – Pirandello, à partir des Géants de la montagne*. Récité sur un ton intimiste, le spectacle se voulait un éloge à l'imagination, Piccoli interprétant Cotrone, un des personnages de l'ultime et

Le Belge Alain Platel a mérité un prix Nouvelles Réalités 2001 à Taormina. De sa compagnie, les Ballets C. de la B., on a pu voir au Québec, notamment, *lets op Bach*. Photo : Chris Van der Burght.



L'Allemand Heiner Goebbels a remporté un prix Nouvelles Réalités à Taormina, où était présenté *Max Black*, avec André Wilms. Photo : Wonge Bergmann.

inachevée pièce de Pirandello, vieux comédien de ceux, tels les magiciens, qui croient plus aux artifices de l'art qu'à la réalité. Images, rêves, fantômes, enfance et poésie sont convoqués pour interroger, comme toujours chez le célèbre auteur italien, les rapports entre la « vérité » et l'illusion. Malheureusement donné dans une salle trop grande, ce spectacle n'a pu rejoindre tous les cœurs comme il aurait pu le faire ailleurs. Mais il aura au moins donné l'occasion, rare pour les non-Européens, de voir le grand acteur sur scène.

Les prix Nouvelles Réalités, qui complètent le tableau des récompenses, sont allés, cette année, à l'Allemand Heiner Goebbels et au Belge Alain Platel. Les Québécois connaissent bien ce dernier qui est venu chez nous à deux reprises, une première fois, en 1999, avec *Iets op Bach*, un spectacle de danse-théâtre enlevé et désopilant, une seconde fois au dernier Festival de théâtre des Amériques avec *Allemaal Indiaan* (*Nous sommes tous des Indiens*). Chaque fois, Alain Platel étonne d'abord par l'esthétique *trash* de ses spectacles : nombreux personnages, atmosphère de cirque humain, scénographie éclatée, espaces encombrés de multiples accessoires, souvent cocasses, costumes bigarrés, musiques fortes et énervantes. Les comédiens sont acrobates et danseurs, les personnages étonnants, parfois drôles, attendrissants et choquants tout à la fois. De façon surprenante, dans ce chaos étourdissant, le spectateur finit tout de même par être touché grâce à ce qui réussit à percer la façade clinquante

et qui témoigne de maux profonds très contemporains comme la solitude et l'incommunicabilité. Y sont particulièrement bien illustrés la disparition des repères et le flou des frontières entre les sexes ainsi que des notions aussi difficiles à définir que le bien et le mal. Si l'humour, mais surtout l'ironie, sauvent de la désillusion la plus totale, il n'empêche que le regard de Platel sur le monde actuel, en particulier l'héritage qu'il prépare aux jeunes, est assez dévastateur.

Comme je connaissais déjà le travail de Platel, la surprise est plutôt venue, pour moi, du côté de Heiner Goebbels. Avec ce choix, comme avec celui de Platel d'ailleurs, le jury récompensait un artiste qui joue avec les frontières du théâtre. En effet, les deux spectacles que nous avons vus de Goebbels, *Max Black* et *The Left Hand of Glenn Gould*, sont plus des concerts scéniques ou des « chorégraphies acoustiques » que du théâtre à proprement parler. Goebbels a même déclaré être à la recherche d'une alternative à l'opéra. Pour son *Max Black*, il n'a pas choisi un texte dramatique, mais a offert un collage de textes en plusieurs langues (c'est sa réponse, dit-il, à la globalisation), donnés par un seul comédien – fabuleux André Wilms –, textes tantôt poétiques, tantôt philosophiques et même scientifiques. Ces textes sont intégrés dans un maelström d'images et d'explosions visuelles et sonores.

Particulièrement inventif, le travail de Goebbels est difficile à décrire. À mi-chemin entre le théâtre, la prestation musicale et l'installation, *Max Black* semblait d'abord destiné à l'exploration de la rythmique et de la matérialité des sons et de la lumière : voix, mots, instruments, bruits et feux en tous genres. Le seul personnage est une sorte de savant fou se démenant au centre d'un univers-laboratoire meublé d'objets divers. L'acteur active lui-même plusieurs appareils, déclenchant des bruits (le sifflement d'une bouilloire, par exemple) ou des étincelles (un artificier a collaboré au spectacle !), ou encore reproduisant des sons préenregistrés et réutilisés comme base d'une composition. Un court dialogue de Paul Valéry donne le ton à l'ensemble : « Que fais-tu, tout le jour ? – Je m'invente. » Interrogation des certitudes.

Il y a quelque chose de vaguement scientifique dans la démarche, l'artiste s'intéressant aux couples oppositionnels aléatoire/prévisible, intuition/culture. Dans *The Left Hand of Glenn Gould*, il explore la séparation entre la vue et le son à partir d'une image : un visage humain. Dans cette « séquence scénique expérimentale » (précise le programme), se mêlent musique électronique *live*, danse, vidéo – avec des gros plans bouleversant la perception – et textes (Edgar Allan Poe, Franz Kafka, Thomas Mann et Marcel Proust) pour inviter le spectateur à participer à l'exploration d'un visage, quelque chose de familier et d'étrange à la fois.

En récompensant un comédien qui a fait carrière autant au théâtre qu'au cinéma et des artistes qui font éclater les frontières entre les arts de la danse, du théâtre et de la musique, Taormina Arte a confirmé, cette année plus que jamais, combien les arts scéniques contemporains se nourrissent les uns les autres. Ils ne fusionnent pas, mais travaillent de concert, chacun avec ses possibilités et ses limites assumées, afin de créer des images complexes et intrigantes où l'être humain, finalement, cherche toujours sa « vérité ». **J**

En récompensant un comédien qui a fait carrière autant au théâtre qu'au cinéma et des artistes qui font éclater les frontières entre les arts de la danse, du théâtre et de la musique, Taormina Arte a confirmé, cette année plus que jamais, combien les arts scéniques contemporains se nourrissent les uns les autres.